

JOUR DE GRÈVE

C'était un jour de grève.

Leïla n'avait pas pris sa voiture pour se rendre à l'ambassade de Turquie où elle était traductrice depuis deux ans, dès sa sortie de l'école des langues orientales.

Il neigeait ce mois de décembre, fait assez rare à Paris et la cour du Louvre avait des petits airs de L'Ermitage de Saint Pétersbourg avec ses corniches ornementées de fourrures blanches. Les statues du musée étaient transformées en vieux dignitaires russes, portant toques d'hermine et revers galonnés de velours de givre bleuté.

Les jardins des Tuileries appelaient les promenades en traîneaux sur le tapis cotonneux qui laissait apparaître, en relief, un labyrinthe de buis, soulignant des arabesques inachevées. La neige assourdissait les bruits d'une circulation dense, ce jour de grève et Leïla, qui avait pris le métro pour ne pas rester prisonnière des embouteillages, s'attardait dans le silence protégé par les grilles du parc dont les pointes en flèches nacrées délimitaient un périmètre de quiétude. Attentive au

seul bruit de ses pas qui crissaient sensiblement à chaque empreinte sur la neige, la jeune femme appréciait cette solitude qui égarait des rêves de randonnées de propriétaires terriens sur des étendues immaculées, comme les héroïnes de *Guerre et Paix*.

Tout son visage aux traits saillants avec deux admirables yeux ambrés dont l'arcade sourcilière charbonnée, veloutait par contraste une expression romantique, traduisait un sentiment profond de liberté venue d'ailleurs.

Après avoir déshabillé un banc de son manteau de neige, Leïla s'assit sur le rebord de bois, en tapotant ses pieds pour ébrouer les flocons blancs qui s'endormaient sur ses chaussures.

Elle savourait son retard déjà excusé grâce aux revendications des syndicalistes qui arpentaient courageusement la rue et souhaitait malicieusement une augmentation de tous les temps libres du monde, les siens y compris, bien entendu, pour protéger cette vacance dans ce décor de carte postale de Noël.

Son regard scintillait autant que les guirlandes de buis qui serpentaient le long des Tuileries et Leïla, en relevant son col de drap noir, souffla une buée de bien-être au vieux marronnier planté dans sa sage immobilité comme une sentinelle en habit d'apparat.

Heureuse jeune femme qui savait, dans la mélodie voltigeante d'une partition, orchestrer sous le ciel de Paris, un moment de bonheur, simplement parce qu'il neigeait. Alors,

dans une pulsion amusée, elle décida de faire un bonhomme de neige près du grand bassin dont le gel miroitait des souvenirs qui appartiennent à tous les imaginaires enfantins.

Un groupe d'adolescents qui traversait le jardin s'approcha et, sans mot dire, dans un regard complice, se joignit à elle ce jour d'école buissonnière improvisé, et ainsi le bonhomme de neige prit le temps de devenir adulte.

Le père de Leïla, d'origine ottomane avait choisi ce prénom qui signifiait « la nuit » d'après un conte persan où une jeune fille se transformait en une multitude d'étoiles pour rejoindre son aimé disparu dans une tempête de sable et éclairer ainsi son périlleux chemin dans le désert. Leïla aimait ce récit ancien et lorsqu'elle écrivait son prénom avec les deux points sur le î, il lui semblait chaque fois inscrire deux points lumineux pour signifier la légende constellée de son identité.

Son père, professeur d'histoire, avait rencontré sa mère lorsqu'il étudiait à Istanbul et gagnait alors son argent de poche en guidant les touristes dans la cathédrale mosquée de Sainte Sophie. Séduit par une jeune étrangère au teint laiteux, il avait uni sous la coupole de Sainte Sophie sa prière sentimentale musulmane aux vœux d'amour très chrétiens de la future mère de Leïla.

Charlotte, fille d'un industriel lyonnais qui fabriquait des pièces pour l'aviation militaire, avait essuyé un refus catégorique de sa famille bourgeoise dès l'aveu de sa liaison avec un jeune Turc et avait patienté jusqu'à sa majorité où les deux

amants avaient regagné Paris pour installer clandestinement leur nid d'amour.

Cette histoire romanesque plaisait à Leïla et le couple n'avait cessé de sceller tout au long de son existence sa rébellion devant les sentiments contrariés. Son éducation émancipée de toute véritable contrainte avait bénéficié de l'expérience de ses parents, et ce goût inculqué de la tolérance et de la liberté la confortait dans cette résolution de n'appartenir qu'à elle-même. Son attitude franche et décidée en toutes circonstances surprenait souvent son entourage habitué aux compromis d'une société pervertie au quotidien et codée, dans le moindre de ses actes. Leïla avait donc appris à fuir les encombrements de la vie et trouvait toujours le passage subtil pour échapper aux conventions en préservant toujours son indépendance.

Son travail de traductrice lui plaisait particulièrement car d'une langue à l'autre elle voyageait au gré des cultures et des expressions sensibles qui caractérisent l'originalité d'un peuple. La phonétique même du phrasé de chaque langage était pour elle un jeu musical où elle exerçait mentalement son oreille. Derrière le sens des mots était blotti le signe secret de l'identité d'un pays et Leïla, comme le chat botté, enjamrait les continents pour reconnaître la valeur d'une différence inscrite dans le verbe proféré des hommes.

Elle aimait, comme dans un compartiment voyageur, cheminer au rythme d'une conversation inattendue en compagnie d'une langue passagère d'un moment d'échange. Elle ne

se sentait jamais seule dans son partage des propos d'autrui et connaissant l'arabe, le russe, le chinois, l'anglais, l'italien et le français, elle jouait parfois à entremêler dans un même discours les variantes de couleurs de toutes ces langues, dans sa « symphonie esperanto » personnelle.

Plus elle avançait dans son expérience de traductrice, plus elle se sentait apatriote comme le sont les artistes, en correspondance avec l'essence de l'humanité.

Elle se réjouissait d'appartenir au cœur d'un désir profond à la communauté internationale, sans notion aucune de fracture de race ou de religion.

Très jeune, ses parents l'avaient envoyée faire des séjours dans les pays qui l'attiraient car ses professeurs avaient remarqué des dispositions exceptionnelles pour les langues étrangères. Elle revenait chaque fois avec le sentiment d'être dépositaire d'un savoir contenu dans l'expression d'une langue mieux apprise. Il lui semblait qu'elle s'appartenait davantage.

À onze heures, le bonhomme de neige fut honoré d'une couronne de buis et admis parmi les statues hiératiques du jardin des Tuileries. Un grand philosophe prêt à fondre par tous les pores, une pluie de pensées limpides était née. Chacun retourna aux tumultes du jour de grève avec des excuses qui avaient également fait boule de neige.

Leïla avait faim, car son estomac réclamait sa part de récompense dans cette création sans tube digestif. Elle quitta donc à regret son paysage assoupi et regagna près de la place

de la Concorde un bistrot où de nombreux consommateurs piétinaient d'impatience pour se réchauffer les pieds.

Il y avait un bruit assourdissant autour des tables car tout le monde commentait dans un esprit enfin solidaire, les justifications de la grève des hôpitaux et autres instances médicales.

Les gens sont tous des malades potentiels et les questions de santé sont primordiales pour les Français qui se soignent même parfois pour occuper leurs loisirs. L'Hexagone opulent qui thésaurise dans les comptes secrets en Suisse porte un grand intérêt à ses rhumatismes faute de pouvoir aussi argenter son squelette qui rouille. Il n'y a que les pauvres qui croient à leur maladie car ils ne peuvent la dégrever de leurs impôts. Ils n'ont que les moyens de la misère de leur maladie. Étrange société qui se ruine en médicaments et qui court chez son médecin confesser ses troubles existentiels.

Bref, les consommateurs du bistrot organisaient des consultations entre eux et les visages décongestionnés après les marches sportives sous la neige prenaient les bonnes couleurs des skieurs de fond ; pour la forme.

Il y avait même une atmosphère joviale à quelques semaines de Noël et l'enfance que nous portons tous en nous ne peut que s'émerveiller devant le miracle de la neige qui enjolive la rudesse du bœuf et de l'âne dans l'étable en pleine sécheresse de Bethléem.

Leïla commanda des filets de hareng marinés, pommes à l'huile, en spécifiant que les pommes devaient être tièdes. Elle